

Lorène et Jean-Renaud d'Elissagaray

GRÂCE

À TOI

Du secret
au pardon



SALVATOR

Lorène et Jean-Renaud d'Elissagaray

GRÂCE À TOI

Du secret au pardon

Préface de Marie-Hélène et
Laurent de Cherisey

Un grave accident de roller, deux semaines de coma et un réveil miraculeux pour lui, avant une longue rééducation. Une vie dispersée et un chemin de foi timide pour elle. Un coup de foudre réunit Jean-Renaud et Lorène. Mais après quatorze ans de mariage et deux enfants, le passé de Jean-Renaud refait surface avec l'arrivée de son fils chilien. La vérité éclate après des années de secrets et de non-dits. Débute alors un chemin de pardon, d'amour et de confiance.

« Jean-Renaud et Lorène m'ont émue par leur histoire qui montre la puissance et l'importance de l'intelligence du cœur. De nombreux couples pourront s'identifier à cette histoire de non-dits. »

Sophie Davant, journaliste

« C'est un témoignage fort de la puissance de la prière, de l'amour et de la vérité. Dans le monde d'aujourd'hui, nous avons besoin d'entendre ces voix qui nous rappellent la grandeur de l'humain, capable au cœur de l'épreuve de se dépasser et de se laisser guider par les forces de l'Esprit. »

Marie de Hennezel, psychologue, écrivain

« Un récit intime et surprenant dont on ne ressort pas indemne. Au travers de rencontres et d'accidents, d'égarements et d'engagements, les grâces inattendues de la Providence ont fait de la vie commune de Jean-Renaud et Lorène une histoire exceptionnelle qu'éclaire la tendresse de Dieu. »

Mgr Dominique Rey, évêque de Fréjus-Toulon

« Une histoire vraie, bouleversante, magnifique, faite d'amour, de foi, d'intelligence, qui nous rappelle que la générosité des sentiments peut rendre la vie très belle et apporter un immense bonheur. Ce livre peut aider bien des couples en quête de vérité. »

Marie-Paule Laval, ancienne administratrice de Marie Claire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comment nous sommes-nous retrouvés à prier ensemble en Bosnie, main dans la main, alors que nous nous connaissions à peine ? La vie est tissée de l'inattendu des situations auxquelles nous sommes confrontés, des rencontres que nous faisons, des discussions que nous provoquons, des efforts que nous déployons, des chutes et des guérisons que nous vivons. Nos routes ont été parallèles pendant bien longtemps avant de se rejoindre à Medjugorje. Nos histoires personnelles sont comme tant d'autres marquées par les traces de l'héritage familial, de l'enfance, des expériences de jeunesse et du monde professionnel, par les doutes, les questionnements, les rêves et les ambitions... Mais nos histoires sont aussi uniques par les événements que nous avons vécus chacun. Pour Jean-Renaud, les études et les voyages à l'étranger, son engagement au Chili et sa rencontre avec Lourdès, son grave accident de roller à 34 ans suivi d'un profond coma et d'un réveil « inexplicable »... Pour Lorène, le projet de mariage abandonné, l'errance affective, la colère, les doutes, le cheminement de foi puis la paix intérieure retrouvée. Un regard dans le rétroviseur sur la route du passé nous a amenés à constater que les épreuves et les remises en questions vécues avant notre rencontre nous ont nourris intérieurement et ont constitué des fondations solides. Cela nous a mystérieusement préparés à vivre la suite de notre vie, à commencer par notre rencontre, celle de deux cœurs en rémission.

De Bayonne à Santiago du Chili

Jean-Renaud

Mes années d'enfance furent à la fois des années heureuses et des années difficiles. Heureuses, parce que insouciantes. Mais difficiles, au regard de l'exigence de mon père.

Nous habitions à Saint-Germain-en-Laye dans une résidence populaire adossée à la forêt. Mes trois sœurs et moi jouions avec les autres gamins dans le grand espace vert qui entourait l'immeuble. Il nous arrivait même parfois, aux beaux jours, d'aller dormir dans des cabanes que l'on avait construites à la lisière du bois. Nous nous rendions à l'école à pied et la vie était belle. J'avais 7 ans quand nous nous sommes installés à L'Étang-la-Ville sur un grand terrain familial où se sont regroupés les frères et sœurs de ma mère et leur famille. Quatre maisons dans un grand domaine, quatre familles réunies et une ribambelle de cousins et cousines, cela crée des souvenirs et des liens forts. Nous formions une tribu familiale à la vie un peu « communautaire ». Tout cela m'a certainement donné le goût d'être toujours entouré et d'organiser des activités et des événements en bande. Cette ambiance joyeuse a profondément marqué ma conception de la famille. J'ai toujours cherché à insuffler au sein de mon foyer un esprit ouvert voire un esprit d'équipe où chacun se sente responsabilisé mais libre.

Cet environnement familial très aimant était marqué de nombreux petits rituels. Je me souviens en particulier qu'à chaque Noël, mes grands-parents maternels nous invitaient chez

eux à Paris. Nous étions chaque fois plus d'une trentaine, dont la moitié étaient des enfants, et nous nous plions chaque année avec plaisir au déroulé traditionnel de l'après-midi et de la soirée. Une tradition, comme il en existe souvent dans les familles et à laquelle on ne dérogeait pas ! Avant l'ouverture des cadeaux, mon grand-père maternel, puis ma grand-mère après son décès, prononçait un petit discours à toute la famille. Le point final de cette allocution donnait le « top départ » de l'ouverture des cadeaux cachés derrière un lourd rideau jaune. Les parents y étaient réfugiés, allongés par terre sous le sapin avec leur appareil photo, prêts à immortaliser la tête surprise et heureuse de leur progéniture découvrant soudainement la montagne de cadeaux et se demandant où pouvait bien être celui qui leur était réservé. Nous apprenions ainsi à gérer notre impatience. Malheureusement, je n'ai jamais retenu la leçon ! Un temps de jeux de société suivait, organisé selon les âges, et c'est seulement à partir de 10 ans que l'on avait le droit de rejoindre les adultes. Le goûter-dîner suivait. Pour moi, c'est resté le modèle d'un « vrai Noël comme il se doit ».

Chaque été, nous descendions chez ma grand-mère paternelle à Bayonne. Là, la culture basque s'imposait à nous, à commencer par la maison. Une maison qui se transmet à l'aîné de génération en génération. Notre maison, la villa Naymes, impressionnait par sa taille, son style napoléonien, son domaine regorgeant de cachettes et de territoires mystérieux à explorer. Dans le parc, on disposait d'un petit fronton où l'on s'entraînait au yoko garbi et à la pala entre deux bains de mer. La plage s'appelait « La chambre d'amour » et cela nous faisait rêver. Nous nagions comme des poissons et je m'escrimais à dompter ma planche de surf. Le soir venu, nous dormions comme des souches.

Mon père m'a transmis aussi son amour de la montagne. Nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'augmentation du pouvoir d'achat. Pour ce faire, il fallait d'abord lever les fonds destinés aux prêts et d'autres fonds pour subvenir à nos besoins via un système de parrainage.

Hubert était passionné et passionnant et il n'oublia pas de me faire comprendre que si mes compétences en conseil et finance étaient un atout indéniable, la mission s'inscrivait dans une vision chrétienne et humanitaire. On n'était pas chez Morgan Stanley ni chez Bain... Lorsqu'il m'a posé la question de savoir si je voulais en être, je ne lui ai demandé qu'un court temps de réflexion, celui, notamment, d'en parler avec mon père. Sa réaction fut violente. Bien que banquier de réputation sur la place de Paris, il n'avait bien sûr jamais entendu parler de microcrédit, et pour lui les deux mots étaient antinomiques. Il a tout tenté pour me faire changer d'avis : « Tu vas fusiller ta carrière professionnelle qui vient juste de démarrer avec succès. » Mais j'ai tenu bon et il a fini par accepter. C'est ainsi que je rejoignais les deux cofondateurs du projet, Hubert et Laurent. Je passais du gotha de la finance internationale au microcrédit, de Wall Street aux bidonvilles de Santiago. Une véritable conversion, un choc existentiel.

1. *Master of business administration.*

Les racines d'un cœur vrai

Lorène

De mes premières années, je garde une image de bonheur évident, un parfum d'enfance heureuse où tout me paraissait facile, lisse et sans incertitude. J'étais la dernière d'une fratrie de deux frères et une sœur. Je dois l'orthographe de mon prénom « Lorène » à une boutique vieillotte de lingerie devant laquelle ma mère passait souvent. « Lorène » me valut entre autres surnoms celui de « quiche » puis l'affectueux « tante quiche » qui sévit encore aujourd'hui chez mes neveux. Après la déception de ne pas être Isabelle ou Catherine comme tout le monde – il y avait sept Catherine dans ma classe à l'école primaire –, je me résolus à apprécier ce prénom de tarte salée, finalement assez rare à l'époque. C'est curieux un prénom, son choix, son histoire. Le mien me fit comprendre le caractère unique de chacun, comme les cours de catéchisme me l'expliquaient. Chacun est un et irremplaçable, son histoire ne ressemble à aucune autre. J'essayais pourtant d'imaginer mon histoire à venir en la plaquant sur celle de mon entourage proche. Petit à petit, je compris que certains adultes cherchaient à donner une image lisse de « ce qui doit être », de ce qu'il convient de faire, de dire, de vivre, de penser, de croire, de reproduire. Et d'autres me donnaient une image plus chaotique de la vie. La vraie vie, en somme. J'étais trop jeune pour comprendre exactement ce qui se jouait alors, mais dans mon cœur de petite fille, je sentais que quelque chose était juste ou bien sonnait faux, avait un accent de vérité, de sincérité, ou au

contraire un parfum de non-dit. Les adultes de ma famille avaient une manière de raconter leur vie qui m'a fait comprendre très jeune qu'on pouvait témoigner en vérité ou arranger la réalité des choses. Je me suis rendu compte que le parti pris de la vérité était plus efficace et me touchait plus.

Dans mon histoire familiale, deux figures m'ont particulièrement marquée, Jacqueline et Franck, mes grands-parents maternels. Franck, américain, passait tous ses étés en Touraine avec sa famille pour quitter la chaleur new-yorkaise. Nos familles se connurent ainsi. Et en 1927, Franck épousa Jacqueline, âgée de 18 ans. Je n'ai malheureusement pas connu Franck. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, dans son cercueil ouvert lors de ses funérailles à New York en 1983 ; j'avais 19 ans. Je profitais de ce moment unique pour l'admirer, avant que ne se ferme définitivement cette boîte qui me le volait à jamais. Il ne l'a pas su mais c'est lui qui m'a donné envie de connaître sa langue et de la parler correctement.

Lorsque j'étais adolescente, mon frère Vincent qui avait 22 ans à l'époque et avait mieux connu Franck que moi, m'a partagé ceci : « Tu sais, lorsque j'ai rencontré pour la première fois de ma vie notre grand-père à New York, je l'ai aperçu sur le quai de la gare où il venait me chercher. Et là, en le regardant, avant même de lui parler, j'ai été saisi. J'ai immédiatement perçu que j'étais moi parce qu'il était lui. » Une ressemblance, une évidence fulgurante : Vincent se sentait proche, du même sang, fait du même bois que cet homme. Je crois bien ne pas me tromper en affirmant que Franck a eu la même certitude. Vincent l'a vu dans son regard. Vincent ne s'est jamais senti très proche de notre père. La rencontre avec son grand-père maternel l'a conforté dans une filiation forte avec un homme à qui il ressemble. Comment se construire sans racines humaines fortes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suivait avec intérêt notre aventure, il ne lui serait pas venu à l'idée de nous rendre visite à la *poblacion* de la « José Maria Caro », nom du bidonville où s'opérait notre mission. En effet, un gouffre séparait les personnes aisées des *pobladores* (habitants des bidonvilles). Le coup d'État du général Pinochet avait fait beaucoup de dégâts dans la société chilienne et les relations sociales s'en étaient trouvées durablement affectées.

À Santiago, nous avons loué une maison à sept – encore une bande ! –, garçons et filles, chacun engagé dans des programmes d'aide de différentes natures au profit des personnes défavorisées, mais toutes et tous animés de fortes convictions humaines, spirituelles et aussi entrepreneuriales. Nous connaissions parfaitement le sens de notre présence au Chili. Chaque projet avait une vision ambitieuse de développement à la fois économique et humain. Avec Hubert, nous nous levions à 6 heures du matin, nous prenions notre petit déjeuner et filions au bureau nous occuper en général de gestion, d'administration ou de développement. Nous déjeunerions sur place et l'après-midi était consacrée à l'animation des *circulo*² et à des visites des clients chez eux. Cela me permettait de comprendre très concrètement ce qu'était la dure vie des habitants du bidonville. Le soir, épuisés, nous rentrions vers 19 heures sans encombre, malgré la mauvaise réputation du quartier. Mises à part quelques violences verbales et une certaine tension psychologique, nous n'avons eu à déplorer aucun incident durant les deux ans passés à la José Maria Caro.

Le système mis en place était le suivant : nous prêtions en fonction de la pertinence d'un projet à une personne faisant partie nécessairement d'un cercle (*circulo*) constitué de six micro-entrepreneurs autocooptés. Les remboursements avaient lieu chaque semaine sous la responsabilité d'un des membres

désigné du cercle. Ainsi, nous pilotions très réactivement la bonne santé des projets financés par nos soins. Au moindre défaut de paiement, les cinq autres devaient se montrer solidaires et rembourser la dette défailante. Nous leur assurons en sus une petite formation de comptabilité et de gestion pour éviter la tentation de confondre le tiroir-caisse de la micro-entreprise avec leurs poches. Au bout de deux mois, s'il n'y avait pas eu d'incident de remboursement, nous prêtions au second et ainsi de suite pour tous les membres du *circulo*. Le taux de remboursement atteignait près de 98 %. Les banques commerciales classiques ne croyaient pas à ce taux de recouvrement, bien meilleur que le leur.

J'ai touché du doigt la grande solidarité de personnes en détresse économique, donc nécessairement en détresse de vie. Là où la violence pouvait légitimement naître pour défendre ses intérêts vitaux pour soi et ses proches, je voyais souvent poindre une solidarité gratuite, une écoute et une attention à l'autre, qui m'étonnait dans ce contexte violent et injuste. L'Évangile était vécu au quotidien, non pas seulement par des paroles données, mais aussi par des gestes, des sacrifices quotidiens qui donnaient naturellement la priorité à la justice humaine, la famille, la communauté. Les *pobladores* s'organisaient entre eux, ruelles par ruelles, pour offrir un Noël digne à leurs enfants. Tous étaient mobilisés, chacun à sa place. Je pense n'avoir jamais vu de regard d'enfants aussi émerveillés que ceux de la José Maria Caro. Les parents n'avaient souvent rien à offrir que l'organisation de jeux, quelques friandises, un repas sortant de l'ordinaire, une ingéniosité et une énergie pour illuminer cette nuit d'attentions presque gratuites, faites de bouts de ficelles et de chiffons, mais qui reflétaient si bien la joie qu'avaient pu ressentir les bergers à Bethléem. Cela suffisait,

c'était l'essentiel de la vie.

Les *pobladores* n'étaient pas forcément chrétiens mais certains vivaient quotidiennement sans le savoir les valeurs chrétiennes. Qu'en aurait-il été s'ils avaient été chrétiens ? Des saints cachés et enfouis dans la misère ? Avais-je un jour aidé gratuitement un collaborateur en difficulté qui pouvait être en concurrence dans l'entreprise avec moi ? Dans les rues de la José Maria Caro, j'ai aussi croisé des prêtres, des religieux et religieuses et des personnes laïques très engagées qui œuvraient dans les bidonvilles. Leur vie était donnée totalement aux *pobladores*. Pas de retour prévu en France pour eux, ils mourraient sur place. Ces personnes vivaient leur foi jusqu'au bout, cela forçait mon admiration. J'étais évidemment fortement interpellé par rapport à ma foi. Et moi, je fais quoi de ma vie ? Ma foi pouvait-elle être aussi engagée, même de manière différente, dans mon environnement, dans mes responsabilités professionnelles et communautaires ? Quand j'ai quitté le Chili, pour me remercier d'être resté à leur côté deux longues années, les *pobladores* étaient présents à l'aéroport, sans que je le sache. C'était une belle surprise. J'ai été très ému en les trouvant à la sortie de mon taxi, tous alignés à côté du comptoir de départ. Et même en larmes quand certains m'ont donné quelques cadeaux en me souhaitant bon voyage. Je les ai ouverts dans l'avion et, devinant ce que cela leur avait coûté – je connaissais les revenus dégagés par chacun des projets de ces amis de la *poblacion* –, je me suis dit que rarement dans ma vie j'avais pu faire des cadeaux d'une telle valeur à mes amis.

La force créatrice de ce monde est bien une force d'amour et elle s'exprime magnifiquement, sublimement même, chez celles et ceux qui ont peu, les pauvres que Jésus chérissait tant.

Au quotidien, j'étais donc totalement investi et passionné

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que dans celui qui serait déjà fait.

Bien sûr, le langage était un peu dépassé. Mais la vérité n'a pas d'âge. Ce n'est pas parce qu'un film est en noir et blanc que ce n'est pas un bon film. Je sentais derrière ces vieux mots poussiéreux une vérité pour moi, un conseil avisé. Dans la onzième prière, « Pour demander la grâce de fuir les mauvais conseils et discerner le vrai du faux », ces mots résonnaient également profondément en moi :

Ô Vierge Sainte, si au milieu de nos sociétés et de nos habitudes,

nous étions exposés à perdre le fruit de la grâce, notre innocence, ou nos principes de vertu ;

donnez-nous alors le courage de ne point hésiter à nous mettre à l'abri de tout mauvais exemple. [...]

Fuyons-les ces conseils perfides, fuyons ces esprits tortueux, ces langages subtils, ces discours mensongers. Fuyons près de vous, Vierge sainte, Vierge puissante, Vierge auxiliaresse, soyez alors notre recours.

Inspirez-nous votre sagesse, votre prudence.

Avant Noël, je décidai de rencontrer le curé de la Madeleine à Paris, sur les recommandations d'Arielle, ma sœur. Mon lieu de travail, au journal *Marie Claire*, était juste à côté, rue Boissy-d'Anglas. Un soir, après avoir assisté à la messe de 18 heures qu'il célébrait, je passais donc deux heures d'entretien intense, difficile, émouvant avec ce prêtre. Je vidais mon sac et j'écoutais ses réactions et ses conseils. J'étais en confiance, je savais qu'avec ce prêtre, je déposais ces mots au pied du Christ, dans la foi. S'il y avait une parole de vérité qui pouvait être dure à entendre, il y avait aussi et surtout une bienveillance. Tout

pouvait être dit. Tout pouvait être entendu. La parole était libre.

Me rapprocher de l'Église m'a permis de prendre les moyens nécessaires pour plonger dans la profondeur de mon cœur, là où je ne voulais pas aller. J'ai découvert que nous sommes comme un mille-feuille. Il y a plusieurs couches en nous. Nous nous satisfaisons bien des premières couches, celles qui donnent envie avec le sucre glace et la crème. Mais les couches du dessous, si elles sont plus dures à casser, à atteindre, sont aussi celles qui soutiennent l'ensemble de notre être. J'ai senti progressivement qu'il était essentiel que je soigne mon être profond. C'est là où se cachaient mes angoisses, mes peurs, mes faiblesses. Si je laissais celles-ci envahir les profondeurs de mon être sans rien faire, alors elles finiraient par contaminer l'ensemble.

Malgré tout, je n'avais pas envie de mettre en lumière ces ténèbres. Personne n'a envie de se confronter à ses ombres. La foi vécue avec l'aide de l'Église est un chemin qui perce ces couches rudes et laisse apparaître la lumière de notre âme. Dans la confession, dans mes rencontres avec différents prêtres, mettre en lumière cette rudesse de mon être fut un véritable chemin de guérison intérieure, de pardon, de vérité et d'honnêteté vis-à-vis de moi-même. Autant j'avais eu besoin d'être seule pour prendre une lourde décision, autant j'avais besoin d'être accompagnée par d'autres pour me reconstruire. Car tant que je n'avais pas verbalisé les choses qui me pesaient et qui me blessaient, je pouvais toujours me mentir à moi-même, mettre la poussière sous le tapis, « faire comme si ». Je pouvais me confier à des amis, mais comme souvent l'ami, malgré toute sa sincérité, restait à un niveau très humain comme chacun de nous. L'ami réagit avec son histoire, son éducation, son caractère. Il peut être heurté, compatissant, virulent, dans le conseil, dans une écoute

partielle... Il vit et réagit dans un éventail de réactions « humaines, trop humaines ». Cela ne me suffisait pas. J'attendais le regard spirituel plus en profondeur qui me manquait pour sortir de mes ornières et de mes impasses. Le fil ténu qui me reliait encore à la foi devait forcément pouvoir m'aider et m'éclairer. Je devais mettre Jésus et Marie dans le coup, je n'avais rien à perdre... et peut-être tout à gagner.

Certes, un prêtre accueille et répond toujours avec sa personnalité, ses mots, son style, ses maladresses parfois, ses silences aussi, mais au fond, je croyais profondément qu'à travers lui, le Christ avait quelque chose à me dire. Je me disais que ce Jésus crucifié que je voyais dans toutes les églises avait vécu la souffrance humaine et je croyais qu'il en était sorti victorieux. Depuis, j'ai acquis la conviction qu'il n'y a pas de souffrance humaine que le Christ ne puisse aider à dépasser, à traverser. Il n'y a pas de misère qu'il ne puisse rejoindre. Il est capable de tout entendre, de tout consoler, de tout reconstruire. Cela, l'ami ne peut le faire. Si l'ami marche à côté de nous, si son amitié nous est précieuse et nécessaire, le Christ, lui, nous conduit, nous prend la main, nous prend même sur ses épaules.

J'ai toujours été profondément touchée par ce que Jésus dit à la femme adultère : « Va et ne pêche plus ! » (Jean 8, 11). Il ne fait pas de sermon, il ne condamne pas, il ne donne pas de recettes pour bien faire. En manifestant sa confiance en moi, il restaure ma confiance. Il me dit en somme : « J'ai confiance en toi, tu as tout en toi pour avancer et retrouver le chemin de ton cœur. » Le cœur du sacrement de réconciliation, pour moi, ce n'est pas seulement la consolation. Ça, c'est la cerise sur le mille-feuille ! Le cœur, c'est la grâce de liberté intérieure retrouvée. C'est mystérieux, mais pour moi, c'était la plus grande grâce que je pouvais recevoir en tant que chrétienne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

silencieuse, figée ne pouvait pas être son fils. Elle s'approcha de mon lit, terrifiée, resta à peine deux minutes puis ressorti, effondrée.

Mercredi 12 octobre 1994 au matin, mon père ne voyait qu'une seule chose à faire : prendre le premier avion pour Lourdes. Il fit l'aller-retour dans la journée, ma mère restant à l'hôpital pour veiller sur moi. Depuis 1858, la famille de mon père entretient avec ce sanctuaire marial un rapport particulier. Mon arrière-grand-mère, ma grand-mère et ma tante y ont été infirmières et brancardières. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, mon grand-père, qui faisait de la résistance, avait pu échapper *in extremis* à la Gestapo et rejoindre les Forces françaises libres par l'Espagne. Quelques jours plus tard, Radio Londres avait annoncé ainsi le succès de l'opération : « Marie de Lourdes est bien arrivée. »

Dans l'avion, mon père se retrouva avec un groupe de pèlerins irlandais. À l'écouter et en voyant sa mine ravagée, tous se mirent à prier pour moi en plein vol. À l'aéroport de Lourdes, ma sœur Marion, vivant au Pays basque, était venue chercher mon père. Elle avait très peur du face-à-face avec sa souffrance. Il était mort d'inquiétude, plein de détresse mais aussi très courageux. Devant la grotte, il pleura à chaudes larmes. Ma sœur n'avait jamais vu notre père exprimer une telle émotion. Elle était bouleversée de découvrir l'humanité blessée d'un père, habituellement si pudique. Au fond de lui, il y avait malgré tout une forme de confiance. Il dira plus tard : « Notre Dame de Lourdes ne m'a jamais laissé tomber, elle ne laissera pas tomber Jean-Renaud. J'ai découvert à ce moment-là ce qu'était l'espérance. C'est comme la petite flamme d'une bougie qui vacille mais ne s'éteint pas. J'ai demandé à la Vierge de réveiller Jean-Renaud de son coma. Je passais mon temps à prier Dieu et

Notre Dame de Lourdes en tant qu'avocate. J'avais un sentiment d'impuissance complet. Je me disais : si je casse les pieds du bon Dieu, il faut que je montre que je suis capable de faire quelque chose. J'ai pris la résolution de ne plus jamais toucher ni alcool ni fromage. C'était comme un contrat. Je voulais montrer que j'étais capable de faire quelque chose. »

Lui, l'épicurien amateur de bons fromages arrosés de grand vin, faisait une promesse surhumaine à la Sainte Vierge. J'apprendrai plus tard ce « contrat » entre mon père et la Vierge Marie. J'en fus totalement bouleversé. Le jour de mon mariage, il ne fera que tremper ses lèvres dans une coupe de champagne. Il tiendra sa promesse jusqu'à sa mort. Michèle, l'associée de ma sœur Marion qui a vécu cet épisode de manière assez proche, indiqua plus tard : « Au moins, ce père a pu confier tout son chagrin à quelqu'un qui l'écoutait. Sa foi était farouche. Pour ma part, j'ai cherché une photo d'enfant pour soutenir ma prière. J'en ai trouvé une qui m'a tout de suite plu : c'est un grand-père vigoureux qui tient son petit-fils debout d'une main, sur son épaule. Le petit-fils n'est qu'à moitié rassuré, mais il rit. C'est comme cela que je vois l'âme de Jean-Renaud entre les mains de Dieu. J'ai confié à Marie sa vie que je pressens très belle. Je ne puis m'empêcher d'avoir confiance. C'est comme ça, très simple, une sorte d'évidence. Je n'ose pas trop le dire à d'autres, parce que ça ne repose sur rien sinon sur la certitude que Dieu n'est pas contradictoire, mais fidèle. Toi seul es Seigneur, maître de la vie et de la mort, du conscient et de l'inconscient, moment privilégié pour combler Jean-Renaud de grâces. C'est ce que je lui demande. »

Jeudi 13 octobre 1994 au soir, la fin semble proche. Le pronostic vital fut soudainement engagé. L'infirmière de service indiqua qu'il n'était pas encore stabilisé et que l'hématome se

résorbait très mal. Les équipes médicales étaient subitement découragées. Les médecins commencèrent à préparer la famille à une fin proche. Il fut alors demandé à mes parents si un don d'organes était possible. Seule ma tête était touchée. Tout le reste était intact, en état de marche. Ma mère était plutôt favorable, cela aurait fait un mort qui servirait à quelque chose. Pour mon père, il n'était pas question de faire un don d'organe. Son fils était encore vivant, point final.

La situation était presque sans espoir. Une entrevue fut organisée entre le médecin et la famille. Ma sœur Diane me rapporta que cet homme plein de délicatesse prit la parole : « Je vais vous dire la vérité, je crois que ça ne sert à rien de vous raconter n'importe quoi. » Il fit un dessin sur un tableau en expliquant ce qui s'était passé et ce qu'il en était. Mon père posait beaucoup de questions. « Franchement, est-ce qu'il va mourir ? » Le médecin lui répondit qu'à ce stade, c'était encore possible. Et mon père demanda aussitôt : « Et s'il ne meurt pas, quelles peuvent être les séquelles ? » « Il peut rester gravement handicapé », lui répondit prudemment le médecin. Les conditions d'un réveil étaient effrayantes : handicap, incapacité, dépendance, souffrance... Aussitôt mon père rétorqua : « C'est bon, j'assumerai, on assumera. »

Sortis de cette réunion, le cercle d'amis et le reste de la famille attendaient encore dehors et là, ma mère a complètement craqué. Ma sœur Diane confia plus tard : « C'est étonnant parce que papa, je ne l'ai jamais vu craquer ni pleurer. Je l'ai vu sérieux, sombre, mais jamais pleurer. Et c'est la première fois de ma vie que j'ai vu maman pleurer. C'est totalement déstabilisant. Tu ne sais pas comment faire pour la soutenir. Tu laisses les gens dans leur douleur, en te disant que tu ne peux pas accepter la douleur des autres. Tu as déjà la tienne, ta douleur propre, et en l'occurrence, elle n'était pas facile à gérer. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

irruptions cutanées, mal de cœur, maux de ventre... Les médecins en panique m'infligèrent un nombre incalculable d'examens et ne trouvèrent pas d'explication à mes dérèglements. Fatigué d'être inspecté de partout, j'ai dit à mon médecin que peut-être je n'aurais pas dû manger de foie gras. Son air ahuri et furieux m'a fait entrevoir immédiatement les dégâts de cette malheureuse initiative. J'étais dans l'instant catalogué « forte tête » et allais le rester un certain temps. On me mit sous surveillance rapprochée des infirmières, restreignant immédiatement une grande partie de ma liberté d'action.

Néanmoins, un aide-soignant m'avait pris d'affection. Nous discussions souvent de nos vies respectives. Nous nous découvriâmes une passion commune pour le ski et pensions que nous nous étions peut-être croisés sans le savoir à un championnat de France scolaire. Il revint le lendemain avec quelques plots de signalisation, les cônes rouges et blancs. Il me fit sortir, vissé dans ma chaise roulante, et installa un slalom sur la pente qui traversait l'hôpital. Et nous voilà en train de revivre les championnats de ski, lui entraîneur et moi compétiteur en chaise roulante, très roulante, essayant tant bien que mal de finir correctement le slalom dans mon attirail. Notre divertissement a vite été interdit par les cerbères de l'hôpital. Là s'arrêta notre expérience de chaise à ski. Depuis, je voue une grande admiration à toutes ces personnes qui se donnent pour les malades, qui payent de leur personne, et que notre corps social ne reconnaît pas à la mesure de leur inestimable valeur ajoutée.

Quelques semaines avant Noël, j'ai vécu de l'autre côté de la barrière une de ces soirées de bienfaisance que j'avais connues et animées dans mon adolescence. Nous étions réunis dans une grande salle. C'était un peu la cour des miracles où venaient se garer des brancards, des chaises roulantes, des béquilles... Un par un, chacun était appelé et recevait un cadeau de Noël,

amoureusement concocté par une grand-mère attentionnée. Il me revient en mémoire le petit mot d'une rare gentillesse accompagnant une écharpe tricotée que je reçus ce jour-là. L'émotion m'envahit. Je repensai immédiatement à ces cadeaux de Noël que nous confectionnions dans mon collège pour les prisonniers. J'étais de l'autre côté maintenant. La roue peut tourner vite. La fragilité guette tout un chacun et peut nous surprendre n'importe quand. Et puis zut, ma grand-mère n'avait pas laissé ses coordonnées. Je ne pouvais pas la remercier. J'enrageais.

*

Le temps passait, puis un jour mon infirmière presque préférée (la préférée était partie) vint m'annoncer que j'allais poursuivre ma rééducation au Pays basque pour profiter d'une piscine d'eau de mer, meilleure pour ma récupération. À la bonne heure ! J'étais tout émoustillé à l'idée de changer de cadre. Et en plus, je retourne au Pays. Que demander de plus ! Puis, l'infirmière s'assied au pied de mon lit et gentiment me remercie. « Vous avez été sympa d'accepter ces expériences à Saclay, monsieur d'Elissagaray. Je vais vous expliquer pourquoi nous vous avons sollicité. »

Elle tient dans les mains plusieurs pages de papier millimétré sur lesquelles sont dessinées des courbes. Elle m'indique que le coma c'est un peu comme la température : cela se mesure. Et là voilà qui se lance dans une explication technique. « Le coma s'évalue de 1 à 4. Nous sommes vous et moi aujourd'hui au niveau 0, c'est-à-dire totalement éveillés. Pour le coma stade 1 ou stade de l'obnubilation, le patient est capable de répondre à des stimuli douloureux tels que le pincement en repoussant par exemple la main du médecin, voire de communiquer de manière

simple (grognements). Pour le coma stade 2, c'est le stade de la disparition de la capacité d'éveil du sujet. La réaction aux stimuli douloureux peut encore être présente mais n'est pas appropriée et la communication avec le malade n'est pas possible. En ce qui concerne le coma stade 3, c'est le coma profond ou coma carus. Il n'y a plus aucune réaction aux stimuli douloureux. Des troubles végétatifs peuvent apparaître à ce stade. Enfin, quand on arrive au coma stade 4 ou coma dépassé, la vie n'est maintenue que par des moyens artificiels. On appelle communément cet état l'état végétatif. » Et l'infirmière me montra ma courbe. Je la vis descendre régulièrement et approcher la zone dangereuse, le 4 plus. Et puis soudainement, à angle droit quasiment, elle remontait à 0. Amusant de voir ma courbe de coma en effet. Mais l'infirmière m'arrêta et me jeta sur mon lit cinq ou six autres courbes. « Ce sont des cas similaires au vôtre, monsieur d'Elissagaray. » Je regardai donc les courbes une à une. Je constatais effectivement que ces nouvelles courbes n'avaient rien à voir avec la mienne. Systématiquement, les remontées étaient inversement proportionnelles à la redescente. Elles mettaient bien plus de temps à remonter au niveau 0 et de façon plus irrégulière que ma courbe. C'était effectivement étrange. Ma courbe n'était en rien semblable aux autres courbes de cas cliniques pourtant similaires au mien. Après avoir constaté cela, je remerciai l'infirmière d'avoir pris la peine de m'expliquer la situation et me remis à rêver à ma prochaine session de rééducation au Pays basque.

Le lendemain, juste après le petit déjeuner, un éclair illumina subitement mon esprit revigoré. Je sonnai mon infirmière et lui demandai de me redonner ma courbe. Elle parut étonnée et me demanda pourquoi. Je ne lui donnai pas de raison, simplement que je voulais la revoir. Elle alla donc me la chercher. Je me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pourquoi je travaillais là, j'aurai la réponse : pour témoigner un jour de ma foi dans les pages d'un magazine féminin lu par des millions de lectrices. Joli « clin Dieu ». Mon projet de voyage fait le tour de pas mal de services : radio moquette fonctionne. Des collègues que je connais très peu me sollicitent pour un déjeuner ou un café, pour m'interroger sur ma foi, sur ce voyage. Je perçois une soif de comprendre, mais aussi le souci de rester discret car le journal n'est pas le meilleur endroit pour évoquer ces considérations religieuses.

Peu de temps avant le départ, un épisode très surprenant et d'une rare violence m'arrive. Au cours d'un week-end, lors d'une conversation banale avec un garçon que je ne connais pas bien, je me fais brusquement interpeller : « Lorène, c'est quoi, le Rosaire ? » Curieuse question. Pourquoi à moi particulièrement ? Ce garçon vient de lire un entrefilet dans *Libération* : le pape Jean-Paul II édite une cassette d'aide à la pratique du Rosaire. Moi qui redécouvre justement cette prière avant le pèlerinage, je commence à répondre. Le torrent d'horreurs, de méchancetés, de violence verbale que je reçois en pleine figure me glace. Je suis effrayée. Je n'ai jamais vu ni entendu tant de haine, de rejet et de virulence à l'égard de ma religion et de la prière. Les larmes me montent vite aux yeux. Je serre le chapelet qui ne quitte pas mon sac à main. Je n'ai rien à répondre. C'est une attaque en règle de mon goût pour la prière, en particulier la prière du chapelet. Cette conversation désagréable me blesse profondément – et je m'en souviendrai longtemps – mais cela ne me dissuade aucunement de participer à ce pèlerinage. D'ailleurs, plus je réfléchis à ce voyage, plus je me dis que le contexte me convient. Chaque fois que je suis partie en pèlerinage ou pour suivre une retraite dans un cadre chrétien, je l'ai fait toute seule, sans en parler, pour être tranquille et réfléchir en silence, prier,

lire sans être dérangée. Le contexte sera cette fois-ci idéal : ce groupe ne s'intéressera pas à moi. Je me ferai oublier et personne ne se vexera. Ils seront très contents que je ne perturbe pas leur intimité. Enfin, on ne sait jamais, peut-être que je vais bien m'entendre avec eux. On verra. Allons-y le cœur léger !

Jeudi 4 avril 1996. La veille du départ, le jeudi saint, je vais me confesser. Effort surhumain. Je vais à l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, ma paroisse, à 19 heures, avant mon cours de chant. Je m'en souviendrai. Quelle douche froide ! Je me fais carrément remonter les bretelles par le prêtre. Alors que je viens de lui livrer ce qui me pèse le plus, mes erreurs de parcours, mes errements, et de lui confier que je partais le lendemain à Medjugorje, il me sermonne : « Comment avez-vous osé communier si tranquillement, avec ce que vous aviez sur la conscience ? Votre conduite est irresponsable ! Vous manquez totalement de délicatesse à l'égard de notre Seigneur. Les choses ne sont pas si simples. Il ne suffit pas de se confesser et d'aller faire un petit pèlerinage. Revenez me voir très vite. Il faut réorienter votre vie. » Je sors de ce confessionnal presque en larmes. Absolution, oui. Consolation, non. Je me sens enfoncée. Je pars au conservatoire la gorge serrée. Commode pour chanter.

À la sortie du conservatoire, un ami vient me chercher pour prendre un verre. Je lui parle de mon départ pour Medjugorje. Une de ses amies en revient. Il est surpris que j'y parte aussi. Je rentre chez moi à 23 heures, effondrée à l'idée de faire ma valise. L'avion décolle demain matin. Allez, zut ! Je ressorts ! Une amie allemande dont je suis très proche quitte Paris demain pour vivre à Munich. Je suis triste car nous sommes vraiment de bonnes amies et nous nous voyons souvent. Nous habitons le même quartier. Elle organise à cette occasion un pot de départ auquel je pensais ne pas aller pour me coucher tôt, en prévision

de ce week-end que j'imagine ne pas être de tout repos ni physiquement ni spirituellement. Un face-à-face m'attend, je le sais, entre la Vierge et moi. Je retrouve à ce pot un certain nombre d'amis. Quel contraste avec ce que je vivrai le lendemain ! L'ambiance de cette soirée est amicale et légère, la musique joyeuse, on boit, on rigole, et demain je serai dans un groupe de pèlerins que j'imagine sérieux et concentrés sur leur vie intérieure, en prière. Rien à voir donc. En quelques heures, je passerai de la mondanité à l'intériorité. Là encore, ceux qui me demandent ce que je fais pendant le week-end de Pâques ne sont pas déçus : « Ah, tu ne vas pas skier ? Tu ne pars pas à Olivet chez tes parents ? Medjugorje ? Qu'est-ce que c'est ? »

La nuit est courte. Je me réveille à 8 heures. Je fais ma valise à toute vitesse. Mon frère Vincent doit partir ce matin à Olivet. Je lui téléphone et à mon timbre de voix, lugubre, il devine que ça ne va pas fort.

- Tu pars ce matin, Lorène ?
- Oui.
- Comment vas-tu à l'aéroport ?
- Aucune idée. En taxi certainement.
- Tu es prête ?
- Bof...
- Tu veux que je t'emmène à l'aéroport ?
- Ah oui, pourquoi pas ?
- Saute dans un taxi, je t'attends chez moi.

Nous voilà partis pour Roissy. Il fait froid et gris. C'est sinistre, un vrai vendredi saint. Je m'enfonce dans la voiture avec une tête de six pieds de long, paraît-il... Nous discutons tellement sur l'autoroute que nous ratons la sortie pour Roissy. Aïe ! Il faut remonter vingt-cinq kilomètres plus haut pour en sortir, rentrer de nouveau sur l'autoroute vers Paris et la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

longue date aux Contamines, chez des amis. Deux jours de ski de fin de saison, j'en rêve. Eh bien non, j'annule tout au dernier moment. Je ferai l'aller-retour à Genève, huit heures de train dans la journée. Ça va être épuisant, mais ainsi je retrouve Jean-Renaud vendredi soir. Très tôt ce vendredi matin, je me retrouve dans le TGV avec mon chapelet en main pour démarrer ma journée. Je le prendrai plus souvent désormais. Je l'avais toujours dans mon sac à main, mais depuis Medjugorje, cela devient un réflexe plus fréquent. Samedi, puisque finalement je suis à Paris, j'assiste au mariage de mon cousin à Montmartre, ce que je n'avais pas du tout prévu. Je chamboule pas mal mon agenda en ce moment. Une phrase de l'homélie prononcée par le prêtre me frappe : « Qu'à travers lui (mon cousin), elle devienne ce qu'elle est appelée à devenir, et réciproquement, qu'il devienne à travers elle (ma future cousine) ce pour quoi il est fait. » Cette phrase fait mouche dans mon cœur. Voilà, c'est ça, c'est exactement ce que je souhaite vivre un jour. Qu'à travers un homme... et si c'était avec lui ? Mais je suis malade et fiévreuse, je suis rentrée fatiguée de Medjugorje, trop de choses, trop d'émotions depuis quelques jours, trop de travail aussi. Je quitte la soirée à 22 heures et je file me coucher. J'ai tout de même pris le temps pendant le cocktail de parler à ma mère de mon étonnante rencontre. En toute simplicité, comme si tout allait de soi. Elle en a les larmes aux yeux. Elle m'écoute, je la sens très émue. Moi aussi, je suis émue. Ai-je conscience de me confier aussi intimement, moi qui ne raconte en général pas grand-chose ?

Quelques jours plus tard, je reçois une lettre de Jean-Renaud. Une lettre qui me bouleverse, une lettre où il est question d'éternel, de chance à saisir, d'accueil, d'amour. Une lettre où il me dit merci pour tout, pour rien. Il me connaît à peine. Ce sera

la première d'une belle série de lettres glissées le matin par la gardienne, sous la porte de mon studio, rue Duvivier. J'aime lire ces lettres sur le chemin du bureau. Jean-Renaud va très rapidement aussi faire preuve d'une grande transparence à mon égard en ce qui concerne son état de santé. Peu après le retour de Medjugorje, il me donne à lire son dossier médical. Il me confie deux énormes classeurs où il a regroupé les éléments dont il dispose sur son accident et les suites : l'opération, le coma, les comptes rendus des médecins de la Pitié-Salpêtrière, de Garches, le suivi depuis un an et demi. Il y a aussi les lettres des proches, les mots des amis réunis par sa famille alors qu'il était dans le coma. Je touche du doigt l'horreur de cette période, les conséquences de son accident, dans sa chair, dans son cerveau. Je ne me souviens plus de ses mots exacts, mais je le revois me donnant ces classeurs avec gravité : « Avant d'aller plus loin, Lorène, je veux que tu prennes la mesure de ce qui m'est arrivé, et de ce qui a changé en moi. Je suis fragilisé, j'ai des séquelles comme tu as pu le constater, des pertes de mémoire immédiate, des pertes de repères spatio-temporels, etc. Aie bien conscience de cela avant de prendre la décision de rester avec moi. Pose-moi toutes les questions que tu souhaites me poser. »

Jean-Renaud m'emmène aussi rapidement à une consultation à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière avec le neurologue qui le suivait. J'assiste à ce rendez-vous médical, ce qui me touche profondément car c'est une vraie marque de confiance, très concrète. Le professeur me parle en vérité, crûment même. Dès la salle d'attente, je comprends que Jean-Renaud a eu bien de la chance, car je constate l'état d'autres patients, très diminués physiquement. Le professeur m'explique ce qui s'est passé, comment le cerveau récupère petit à petit, lentement. Mais aussi que cela ne permet pas d'envisager une récupération complète.

Nous allons aussi à l'hôpital de Garches pour rencontrer le

professeur qui dirigeait alors le service où il avait été pris en charge après sa sortie du coma. Dans chacun de ces hôpitaux, je serai touchée par l'accueil que me réservent les équipes, aides-soignantes, infirmières, etc. À la Pitié-Salpêtrière, la responsable du service de réanimation prend la décision de nous conduire dans la salle des patients qui sont dans le coma pour, dit-elle, « que je comprenne ce qu'a traversé Jean-Renaud », alors qu'elle n'est pas autorisée à le faire. Je manque de défaillir en entrant, en voyant les six lits de ces personnes inconscientes, semblant dormir. Le bruit des machines, la vue des tuyaux et l'immobilité des corps me font sentir la mort à un fil. Jean-Renaud était là, dans le même état. J'ai été préservée de cela. Je me demande encore comment j'aurais pu traverser une telle épreuve si nous nous étions déjà connus à l'époque. Je pense percevoir un tout petit peu ce que ses parents, ses sœurs, ses amis et ses proches ont dû traverser. Mais non, je ne peux pas savoir, je n'y étais pas. Je me dis qu'il est bien malin celui qui prétend comprendre ce que traverse un proche dans la souffrance et le chagrin, s'il n'a pas lui-même expérimenté une telle épreuve. Ma belle-mère aura pour moi ces mots décisifs : « Lorène, pour que tu comprennes ce que j'ai traversé, sache que j'avais un fils, je l'ai perdu, et aujourd'hui j'en ai un autre. »

*

Nous nous voyons souvent avec Jean-Renaud. Ses coups de téléphone au bureau font bien rire ma directrice et son assistante : « Lorène, téléphone ! C'est sûrement Jean-Renaud... » Gagné. Il faut se souvenir que les portables n'existaient pas, pour ainsi dire. Se joindre n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui. Chaque coup de téléphone, chaque soirée passée avec lui paraissent tellement simples, tellement évidents. Pas de passion, pas de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'avais prévu une blague à cette occasion. On ne se refait pas. Il faut savoir que mon cher père s'est battu toute sa fin de vie pour la création d'un département basque. Il allait voir ce qu'il allait voir. Le moment fatidique arriva et il me demanda solennellement si je voulais épouser Lorène. Je laissai un blanc significatif sans répondre histoire que chacun dans la salle commence à s'étonner et je m'écriai d'une voix de stentor : « *Bai nahi dut* » ; c'est-à-dire « Oui, je veux » en basque. Je jetai immédiatement un coup d'œil derrière moi et vit l'air effaré de mes beaux-parents qui ne comprenaient pas ce dont il s'agissait. Mon père fut pour le moins interloqué. En bon cartésien qu'il était, il se demandait tout de suite si le mariage était valide car la réponse aurait dû être donnée dans la langue de la République. Encore aujourd'hui, je ne suis pas sûr de la validité de cette réponse. Mais j'avais ainsi marqué mon territoire dans ma belle-famille : fantaisiste.

Immédiatement après avoir reçu l'assentiment de Lorène, et alors que le mariage est organisé dans l'urgence, je suis submergé par la question : que lui dire de l'épisode chilien ? Sitôt le questionnement engagé, je me passe le film catastrophe en boucle : Lorène, qui ne me connaît pas vraiment, décide de ne pas se marier avec moi et j'apprends plus tard que finalement le garçon de Lourdès n'est pas mon enfant. C'est le scénario catastrophe, le film du loser, et je perds sur toute la ligne. Je repasse le problème dans tous les sens et finalement décide, prudemment de mon point de vue à cette époque, de ne rien dire tout de suite à Lorène car je veux absolument l'épouser. Je déciderai de lui raconter mon histoire dès que les conditions seront réunies pour le faire, mais après notre mariage. Entre-temps, j'avais appris par un ami chilien que Lourdès s'était remariée avec un certain Juan, d'une famille d'industriels

connus à San Sebastian. Drôle de hasard ! Deux jours avant le mariage civil, nous recevons un appel à Naymes de Lourdès : « Bonjour, Jean-Renaud, je suis à San Sebastian. Ce serait bien que l'on se voie. » La surprise est totale. Je suis abasourdi et lui réponds un peu vite que je suis d'accord, mais il faut qu'elle sache que je me marie dans trois jours et qu'on se verra donc avec ma fiancée. Elle acquiesce. Malgré une grande trouille car ce n'est pas le moment d'évoquer l'enfant, je décide d'en parler à Lorène. Je lui explique que mon ancienne petite amie du Chili est à San Sebastian et qu'elle veut nous rencontrer. Lorène accepte la rencontre. Je suis complètement cinglé. Pourquoi diable ai-je pris ce risque insensé de rencontrer Lourdès quelques jours avant mon mariage, alors qu'elle pouvait mentionner dans notre conversation l'existence de Vicente, je ne le saurai jamais. Mais j'ai joué avec le feu !

Le mariage religieux s'approche maintenant à grand pas. C'est le moment qui comptait le plus pour moi et j'avais à cœur de laisser mon empreinte. Je réfléchissais pour savoir comment signifier visiblement mon engagement total et irrévocable aux côtés de Lorène. Les alliances sont là pour cela. Mais je voulais faire mieux, en tout cas, enrichir le symbole à ma manière. Comme je n'aime pas faire les choses comme tout le monde, j'ai eu l'idée de graver à l'intérieur des alliances la maxime « *omnia vincit amor* », c'est-à-dire « l'amour triomphe de tout ». Une maxime qui se vérifiera dans les années à venir.

Maternité, paternité

Lorène

Mai 1997. Medjugorje

Un an après notre rencontre, nous retournons à Medjugorje pour le week-end de l'Ascension, toujours avec Marie-Élisabeth, mais cette fois-ci avec des amis communs et ma famille. Un matin vers 4 heures, je me réveille en sursaut avec une certitude dans le cœur : je suis enceinte. Je savoure égoïstement ma découverte, puis finis par réveiller Jean-Renaud pour lui partager cette belle nouvelle. « Non, c'est vrai ? s'écrie-t-il, tout ébouriffé. Et tu m'as laissé dormir tout ce temps ! » Il voudrait le crier à la terre entière. Je refuse. « Mais je vais devenir fou si je ne peux l'annoncer à personne. » C'est pour nous encore un beau clin d'œil de découvrir, sur le lieu même de notre rencontre un an auparavant, qu'un bébé s'annonce. Joie partagée finalement immédiatement avec mes parents, impatience du futur père oblige...

Cette grossesse, je l'imagine facile, toute simple. Pourtant, quelque temps plus tard à l'hôpital, l'horizon s'assombrit. Le chef de service me confirme que je suis une « fille du Distilbène », médicament pris par ma mère lorsqu'elle m'attendait, et aujourd'hui retiré du marché en raison des effets dramatiques constatés alors sur les bébés attendus. Les conséquences pour ma grossesse sont une extrême surveillance pour arriver à terme. Arrêt de travail, repos absolu, voire repos strict. On ne bouge plus ! Pour faire simple, je dois rester allongée presque huit mois à la maison. Je suis blême... J'aurai le temps de tricoter.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'adultes compliquées.

Une chose aussi m'est venue rapidement dans le cœur à l'annonce de l'existence de cet enfant et de ce secret de Jean-Renaud. « Enfin, j'ai Jean-Renaud pleinement en vérité devant moi. » Difficile à expliquer. Deux coups de poignard et une lueur d'espérance en même temps. Une lueur qu'il va me falloir travailler d'arrache-pied pour en tirer une vérité éclatante car Jean-Renaud m'impose très vite le silence. Trois ans et demi de secret, l'horreur. Il ne veut rien dire, à personne. Il ne veut pas aller au Chili. Il est en colère et attend que Lourdès lui confirme sa paternité, car elle n'est pas revenue clairement sur sa parole. Il refuse même de prendre contact avec elle. Alors, moi, je le fais.

Jean-Renaud s'inquiète de la réaction de nos enfants s'il leur annonce qu'ils ont un frère ; ils ont alors 6 et 7 ans. Moi, je n'ai aucun doute sur leur réaction et je veux qu'ils sachent vite. Je veux faire de cette histoire un bonheur pour les enfants, pas un drame. Maintenant que la lumière se fait, il faut continuer. Je refuse de rester dans le secret. Je suis persuadée que le secret que l'on fait d'une situation est un poison, un poison pire que l'objet du non-dit lui-même. Pendant ces années de silence, où je dois respecter ce secret qui ne m'appartient pas, je m'appuie sur mon amour pour Marie, la Sainte Vierge, qui « retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur », comme nous dit saint Luc dans son Évangile. Car à qui parler ? Avec qui partager, pour quel conseil ? Pour entendre quoi ? Pour quel réconfort ? Je comprends que je dois avancer seule, toute seule, avec cette histoire dont il me manque tant d'éléments. Mais je ne suis pas si seule finalement, car la chapelle d'adoration, lieu de la révélation, devient mon défouloir : je ne peux parler qu'à Dieu de cette histoire puisque c'est un secret. Je vais demander

une faveur à Jean-Renaud : qu'il parle au prêtre que je vois régulièrement et qui m'accompagne dans mon chemin de foi. Mon père spirituel, comme on dit dans le jargon catholique. Ce prêtre de la paroisse nous connaît bien tous les deux et il acceptera. Il dira à mon mari devant moi : « Je suis certain, moi, que le cœur de Lorène, son cœur de maman, saura bien accueillir cet enfant. » Ses mots m'ont marquée. Ce prêtre nous accompagnera quelque temps. C'est surtout pour moi la possibilité d'un unique lieu de parole. Mais le sujet sera rarement abordé avec ce prêtre, car que dire ? Je ne parlerai à personne d'autre. Je respecte la décision de Jean-Renaud d'attendre d'aller au Chili, de rencontrer Vicente pour en parler à tous. Ce n'est de toute manière pas à moi de prendre la décision d'en parler ; encore une fois, cela ne m'appartient pas. D'accord, mais pourquoi attendre trois ans et demi pour prendre les billets ? Décision très difficile pour Jean-Renaud d'aller au Chili, je le sais, je le vois.

Un autre prêtre – que Jean-Renaud a mis dans le secret un peu plus tard – me dira un jour, alors que je lui exprimais mes doutes sur ma légitimité à « tirer les wagons dans cette histoire en essayant de faire bouger mon mari », que je devais continuer, que cette histoire se passerait entre Lourdès et moi. Que cela se ferait par les femmes. L'avenir lui donnera raison. C'est exactement ce qui s'est passé. Le plus difficile pendant ces années sera de me retrouver en face de mon beau-père, et de porter ce secret qui bouleverse les schémas familiaux de la famille de Jean-Renaud. Difficile de l'écouter me parler des valeurs de la famille, du poids de l'aîné, de son rôle, quand le petit-fils aîné n'est pas celui que l'on croit. Je le regarde dans les yeux, je l'écoute, mais mon cœur a l'image de ses trois petits-enfants et non pas deux. Et il ne le sait pas encore. J'aimerais tant qu'il sache, que tout soit enfin clair.

Tout est changé maintenant. Mon horizon aussi change. Je pense souvent à ce que nous avons vécu. Notre histoire à nous aussi est à réinventer, en quelque sorte. Vicente fait désormais partie de notre vie, de notre histoire, de notre futur, de notre famille. C'est encore irréel, car nous ne l'avons pas rencontré physiquement. Il me tarde de le voir. Il me tarde de voir mon mari rencontrer son fils et me dire : « Oui, c'est mon fils. » La vérité, voilà ce que je souhaite. Je suis fatiguée de rester avec ce doute. Mais clairement, le doute n'est pas dans mon cœur. Il est dans celui de Jean-Renaud. Il doit faire ce pas pour être certain que Vicente est bien son fils, pour renouer ou donner vie à cette paternité cachée au fond de lui, à cette vérité refoulée, à cette réalité refusée. Il doit aller au Chili, parler à Lourdès. Sinon, rien ne bougera. Je demande à Lourdès de m'envoyer des photos de Vicente. Quel choc ! On dirait Jean-Renaud jeune. Incroyable ressemblance.

Et les mois passent. Ne rien dire me pèse. Je ne parle même pas à ma sœur, Arielle, ma confidente, mon amie, mon oreille attentive, ma compagne dans la prière aussi. Quelques semaines après la révélation de Jean-Renaud, Arielle me dit qu'elle sent que je ne vais pas bien, qu'il y a quelque chose en moi qui ne va pas, qui ne tourne pas rond. Je lui confirme que oui, en effet, quelque chose ne va pas du tout. « Un jour tu sauras, lui dis-je. D'ici là, ne m'en parle pas. Ne me pose pas de questions. Je ne peux pas en parler. »

Au printemps 2006, cela fait quelques semaines que je n'ai pas reçu de nouvelles de Lourdès. Je lui écris pour lui demander comment elle va. Sa réponse lapidaire me glace. « Lorène, je viens d'être opérée des poumons. J'ai un cancer qui a été diagnostiqué récemment. L'opération ne s'est pas très bien passée à Santiago. Je pars toute seule à New York pour me faire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avec quelques réactions qui pourront chambouler un peu la fratrie : « Super ! Moi aussi, j'ai un demi-frère ! Antton, t'es plus mon grand frère, maintenant, c'est Vicente, j'ai un autre grand frère. Et maintenant qu'Antton a un grand frère, j'aimerais tellement avoir une grande sœur... » Mais ce qui frappe surtout et ne m'étonne nullement, c'est la joie des enfants de découvrir qu'ils ont un grand frère.

Jean-Renaud

Quand la décision a été prise de partir rencontrer Vicente au Chili, il fallait évidemment annoncer à Antton et Daria qu'ils avaient un demi-frère chilien. Ce fut une panique monumentale pour moi. Qu'allaient-ils penser de leur père ? Comment leur annoncer ? Toutes les raisons étaient bonnes pour moi de reculer l'échéance. Lorène voulait précipiter le mouvement, je le freinais. Finalement, je décidai de leur annoncer dans l'avion, à la descente vers Santiago. En effet, dès lors qu'ils sauraient l'existence de leur demi-frère, il aurait été cruel de les faire trop attendre avant de le rencontrer. Il fallait donc leur annoncer au dernier moment pour que l'attente de la rencontre soit minime.

Une chose est sûre, après l'annonce, ce n'est pas la colère ou le reproche que je lis sur leur visage, mais plutôt une surprise amusée.

Une fois la tâche accomplie se libère la parole des enfants.

Je suis soulagé, ému et reconnaissant envers Lorène de m'avoir appuyé solidairement pour ce saut dans le vide. Son sourire gracieux ne l'a pas quittée tout au long de l'annonce. Nous finissons le voyage plutôt guillerets, les enfants nous bombardant de questions. Je suis rassuré et reconnais que c'est

encore une fois Lorène qui avait vu juste quant à la réaction des enfants. J'étais aveuglé par ma vision des choses, trop pessimiste.

Nous atterrissons à Santiago et sommes attendus par un chauffeur envoyé par Lourdès pour nous conduire à la station de ski de La Parva. Nous nous installons dans l'appartement très confortable et l'attente s'organise. Les enfants m'assaillent de questions sur ma vie au Chili. Ils sont maintenant beaucoup plus concernés par le sujet. J'y réponds du mieux possible. Tout d'un coup, Antton, qui s'était posté près de la fenêtre, s'écrit tout excité : « Les voilà ! Les voilà ! »

Mon sang ne fait qu'un tour. Vicente, mon fils, a 17 ans révolus. Je vais le rencontrer pour la première fois, heureusement avec toute ma famille. Je n'ai pas souhaité voir des photos récentes de lui. Je veux me fier à ce premier échange de regard. Celui qu'une mère a avec son enfant nouvellement accouché. Je me dis que tout sera construit à partir de cet échange d'âme à âme. Tout va se jouer là, je le ressens. Mais la filiation du sang va-t-elle fonctionner ? Comment vivre cette rencontre sous l'œil de mon fils Antton, qui d'un coup passe du statut confortable d'aîné (surtout dans une famille basque) à celui de cadet ? Comment Vicente va-t-il être accueilli par Daria qui vénère son grand frère, Antton ? Et le beau-père dans tout cela, peut-il être jaloux de partager le fils qu'il a toujours élevé ? Ne suis-je pas un intrus qui vient réclamer son dû ? Comment Lourdès va-t-elle vivre cette rencontre tardive de son fils avec son père naturel ? Quelle va être la réaction de ses sœurs chiliennes ? Et Lorène, qui a si admirablement piloté cette première phase du dévoilement, va-t-elle être sereine elle aussi ?

La tête en ébullition, je vois s'ouvrir la porte d'entrée.

Lourdès est la première qui affiche un sourire lumineux. Je ne vois pas trop de stigmates de son combat acharné contre la maladie. Elle semble beaucoup s'amuser de cette rencontre, tout à fait hors norme. Elle est accompagnée d'un solide gaillard qui diffuse une très grande sympathie, son mari Juan, qui est basque, originaire de San Sebastian. C'est la première à venir embrasser Lorène, à la chilienne : une longue étreinte très chaleureuse. Deux jeunes filles suivent, qui nous dévisagent avec une évidente curiosité. Elles sont ravissantes. Ce sont les sœurs de Vicente. Elles semblent sur leur garde et curieuses. Mais où est Vicente ? Plus personne ne rentre. Que se passe-t-il ? J'attends quelques secondes avant même d'aller saluer Lourdès et sa famille. Une éternité. Et puis soudain, un adolescent comme on peut facilement se l'imaginer rentre, nonchalamment, dans la pièce, les écouteurs vissés aux oreilles. Je remarque tout de suite deux choses : son pantalon patte d'éléphant et ses cheveux en pétard. Vicente regarde d'abord Lorène puis les enfants. Je suis en retrait au fond de l'entrée. C'est normal, il ne peut pas me voir tout de suite. J'en profite donc pour l'observer en premier. Soudain, nos regards se croisent. Je vois tout de suite dans ses yeux comme un soulagement, comme une quiétude qui vient s'installer. Je lis intérieurement : « Enfin, on se retrouve. »

Une lumière s'allume dans mon cœur. Elle ne s'éteindra plus. Je m'approche prudemment. Antton et Daria ont déjà pris place à côté de Vicente. Les délaissant, Vicente entre dans mes bras largement ouverts. Son sourire est franc. Ses yeux brillent, son accueil est simple et tranquille, je le sens instinctivement aimant. L'embrassade est longue. Vicente me glisse juste un « *gracias* » à l'oreille. Mon cœur fond instantanément. Je relève ma tête et mes yeux plongent dans les siens – peut-être pour y voir tout de suite un pardon de cette trop longue absence ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les derniers mots de Lourdès

Lorène

Quelques mois plus tard, nous apprenons que la santé de Lourdès se dégrade très rapidement. Si je veux pouvoir encore échanger avec elle et lui poser un certain nombre de questions pour faire véritablement la pleine lumière sur toute cette histoire, je dois aller la voir avant qu'elle ne rejoigne sa petite Lourdès au ciel. En janvier 2009, je décide donc d'aller à Boston avec Jean-Renaud. Nous prendrons du temps toutes les deux, afin de tout nous dire de cette histoire. Là aussi, dans l'urgence, c'est une grâce de vérité qui nous est donnée.

*

Jeudi 22 janvier 2009. Nous atterrissons à Logan Airport, à Boston, Massachusetts. Juan est venu nous chercher avec Vicente, qui est si content de nous voir qu'il tombe dans nos bras à l'aéroport. Ensemble, nous rejoignons Lourdès. Elle est allée chez le coiffeur afin d'être belle pour nous accueillir et a acheté des vêtements. Elle est ravissante, impeccable, si féminine. Mais elle est aussi très maigre et si faible. Elle est sous chimiothérapie, elle porte une pompe à méthadone, appareil lourd et contraignant. Allongée la plupart du temps, elle a aussi dans sa chambre un fauteuil spécial et utilise une chaise roulante pour se déplacer à l'extérieur. Elle mange très peu, reste alitée, se lève juste pour le déjeuner après avoir été aidée pour sa toilette et pour s'habiller. Une infirmière vient la voir plusieurs

fois par semaine : parfois, elle lui vide les poumons en faisant une douloureuse ponction.

Lourdès vient d'être hospitalisée pendant une semaine. Je la félicite sur sa tenue, sa coiffure, tant d'efforts pour être si belle. Elle me répond que lorsqu'elle se voit en photo ou dans son miroir en ce moment, elle se dit : « On ne dirait pas que je suis en train de mourir. » Elle se rend compte qu'elle ne donne pas l'apparence d'une personne aussi malade que ce qu'elle est en réalité, alors qu'elle est gravement atteinte, presque en phase terminale. Une de ses sœurs, Pilar, est présente, venue l'aider pour trois semaines. Lourdès l'a appelée en urgence à la rescousse. Laura et Juanita, les sœurs de Vicente, nous font aussi un accueil très chaleureux. Nous passons une agréable soirée. Lourdès ouvre le paquet de thés et confitures que nous venons de lui apporter. Cela donnera l'occasion d'une mémorable séance de shopping pour trouver une théière et un service à thé complet. Je lui ai apporté des sachets de lavande d'Olivet que j'avais confectionnés spécialement pour elle. Elle me dira qu'elle aimait les prendre quand elle partait à l'hôpital pour des soins. Le parfum de la lavande l'apaisait.

Le lendemain matin, nous prenons notre petit déjeuner avec Pilar. Je lui raconte notre histoire, notre rencontre, puis la première fois que j'ai vu Lourdès avant notre mariage, puis Vicente. Elle nous annonce que Lourdès ne va pas vivre très longtemps, quelques mois tout au plus. Elle ne peut pas rentrer au Chili. Mais à Boston, elle est très seule. Pas d'amis, peu de famille, pas de vie sociale. Notre présence la touche d'autant plus.

*

Samedi 24 janvier 2009. Lourdès reste au lit ce matin, elle a beaucoup de douleurs dans le dos et souffre de la plèvre. Nous décidons de prendre le petit déjeuner avec elle dans sa chambre. Je lui dis que c'est « le déjeuner de la reine » ! Nous sommes tous assis sur le grand lit, sur des poufs, des fauteuils, dans son fauteuil de malade... Elle se met à nous confier ses rêves d'avenir pour ses enfants. Il y a une sorte de sérénité, solennité et sagesse dans ses mots et c'est une belle marque de confiance. C'est très touchant. Elle souhaite que nos deux enfants et les siens se voient si possible pour les vacances en France, quand ce sera faisable. Elle aimerait que ses enfants découvrent Paris et Bayonne avec nous, et m'avoue qu'elle a mis un peu d'argent de côté pour ça. Elle tient à ce qu'un lien familial, au-delà de Vicente, se maintienne.

Lourdès explique aussi qu'elle est très bien traitée ici. L'hôpital est très compétent pour la soigner mais aussi pour entourer sa famille, mari et enfants. En fait, elle pourrait rentrer au Chili et avoir les mêmes médicaments, mais ce sont les équipes, les infirmières surtout, qui lui manqueraient. Si le traitement ne fonctionne pas, c'est fini. Juan et Lourdès en parlent ouvertement. Ils partagent la même foi et cela les aide. Ils sont accompagnés par un prêtre de leur paroisse qui est venu deux jours auparavant discuter longuement avec Lourdès.

Le soir, Jean-Renaud et moi emmenons les trois enfants de Lourdès dîner au restaurant. Jean-Renaud leur annonce que leur mère souhaite qu'ils puissent, quand ce sera possible, prendre des vacances avec nous. Cris de joie ! Vicente prend soudain la parole : il m'annonce qu'il souhaite que je sois sa marraine de confirmation au mois de mai. Quelle émotion ! Il désire que je l'accompagne sur ce chemin de la foi. Je suis touchée en plein cœur par ce garçon.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mariage, une famille à quatre, pour accueillir et inventer une famille à cinq.

Ces paroles du prophète Isaïe dans la Bible, dans l'Ancien Testament, prennent tout leur sens pour moi : « Élargis l'espace de ta tente. Allonge tes cordages » (Isaïe 54, 2). Je comprends cela ainsi pour moi : agrandir l'espace de mon cœur de femme, de mère, d'épouse. Pardonnez les années de silence imposé, une fois que j'ai été dans le secret. Pardonnez les réactions inappropriées de certaines personnes qui n'ont pas compris ce que j'ai traversé, qui n'ont pas compris que j'ai été blessée, qui n'ont pas accepté ma réaction : « Tu as eu tort, il fallait partir... » Pardonnez à ceux qui ont minimisé cette histoire : « Pas la peine d'en faire un plat, aucune blessure là-dedans, tu n'as pas eu à élever cet enfant... »

Grâces reçues

Ma conviction, c'est que Dieu n'a pas agi par hasard avec moi. J'ai été préparée depuis longtemps. Mon cœur était comme creusé pour la vérité depuis mon enfance. Il n'y avait plus de place pour la colère. Il y a eu ce que j'appelle « les grâces reçues ». Grâce immense de libération pour Jean-Renaud qui s'est senti délivré du poids du secret. Grâce de libération pour moi concernant la jalousie. Moi qui étais si jalouse, je peux affirmer qu'il n'y a pas eu une once de rivalité entre Lourdès et moi. Jean-Renaud m'a souvent dit qu'il ne l'a jamais compris car il trouvait que Lourdès, en bonne latine, était de nature très jalouse. Grâce que nous avons eue de faire confiance aux enfants et à leurs réactions et grâce de voir leur intelligence du cœur. Grâce de la confiance que Lourdès m'a faite et de son amitié pour moi. Par ricochet, grâce de l'affection de toute la famille de Vicente pour nous, en particulier de Juan qui l'a élevé et a pris soin de lui depuis sa plus tendre enfance, qui est son père de cœur et qui nous témoigne une affection profonde.

Grâce reçue aussi par Jean-Renaud dans l'accueil que ma famille lui a réservé à l'annonce de cette nouvelle.

La lumière de la paix

Un des fruits de ce chemin de pardon est un amour plus ajusté et renforcé entre Jean-Renaud et moi. Je vois aussi à quel point les enfants portent un regard de fierté sur la manière dont nous, parents, avons pu dénouer les nœuds de cette histoire. J'ai aussi compris que j'étais libérée de cette fragilité, la jalousie, et de mes doutes. Ce fut un grand apaisement. La miséricorde du Seigneur est passée par ma fragilité féminine et, grâce à elle, un secret masculin a commencé à se fissurer. La lumière a fini par passer à travers mes fragilités, mes doutes, mes peurs. J'ai saisi en mon cœur le sens de ces mots du cantique d'Ézéchias : « Mon amertume amère me conduit à la paix » (Isaïe 38, 17).

Chemin vers l'essentiel

Jean-Renaud

Quand on vit la souffrance physique, la solitude et l'angoisse, la peur du regard de l'autre, la joie du pardon reçu, l'amour inconditionnel, on touche du doigt quelques essentiels de la vie. Pour mes enfants, pour tous ceux qui cherchent et qui se cherchent, je partage ces réflexions qui ont mis des années à germer en moi et qui ont creusé le sillon du chemin vers l'essentiel.

Je veux fonder ma vie sur l'espérance. « Dans l'homme, jamais l'espérance n'est vaine », écrit Victor Hugo. L'espérance, c'est oser demander. Pour mes amis, ce fut ma guérison dans la prière. Pour moi, ce fut demander Lorène en mariage si rapidement, au risque de la perdre définitivement. Ce fut aussi la certitude que Vicente, s'il était vraiment mon fils, deviendrait un jour mon fils bien-aimé dans mon cœur, malgré les vents adverses. L'espérance est un pari à tenter coûte que coûte. Un choix voulu et assumé. Les choses ne sont jamais écrites d'avance.

Je veux cultiver l'amour de ma famille et de mes amis. Dans une société blessée, souvent mise à mal par l'individualisme et qui se délite par son cœur, la famille, je suis bouleversé par l'élan d'amour et de générosité de ma famille et de mes amis. L'amitié, la solidarité, l'amour, ça peut sauver.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lorène, de manière directe ou indirecte, a été du pur amour.

Le premier contact que j'ai eu avec elle, celui dont je me souviens précisément, ce fut la rencontre à La Parva. Lors de ce premier face-à-face, Lorène avait un sourire jusqu'aux oreilles et deux bras bien ouverts. On dit souvent que ce que nous imaginons dans notre esprit, nos projections, s'avèrent rarement conformes à la réalité, mais dans cette histoire ce ne fut pas le cas. Lorène, dès la première minute, a été une femme radieuse. Elle fut celle en qui s'est vérifié tout ce que ma mère avait pressenti, celle qui m'a poussé à voir d'abord, en les d'Elissagaray, non pas des parents étrangers, mais une famille au grand cœur. La regarder assise avec ma mère en train de rire à La Parva a été un de ces petits détails qui ont rendu l'atmosphère agréable. Lorène est un pilier de toute cette histoire. Avec elle, j'ai également beaucoup échangé. Elle m'a raconté comment elle a accueilli la nouvelle de mon existence et le fait que ma mère était Lourdès. Elle m'a partagé aussi quels pas elle avait dû franchir pour faire en sorte que cette situation se termine en un dénouement heureux. Sans sa force, tout cela n'aurait pas été possible.

Ma rencontre avec Antton et Daria a été quelque chose de très particulier à vivre. Aujourd'hui, ce sont deux personnes très importantes dans ma vie, parce que nous avons dû traverser ensemble cette expérience compliquée. Avec eux deux, dès le début, j'ai pu me connecter à un niveau différent. Je me voyais en quelque sorte comme responsable, parce qu'à travers moi, cet énorme événement était en train de se dérouler.

Avec mon frère et ma sœur français, j'ai donc trouvé un espace commun, et pour eux il en a été de même. Ils venaient au Chili pour rencontrer leur frère et la manière spontanée que nous avons eu de vivre ces premiers instants ensemble a été

déterminante pour notre relation future. Nous étions en train d'écrire chacun une nouvelle page de notre propre histoire et de construire une précieuse complicité. Dès le début, on s'est incroyablement bien entendus. Les meilleurs souvenirs que j'ai à La Parva, c'est avec Daria qui s'accrochait sur mon dos comme un petit singe curieux, et avec Antton qui était soucieux de rencontrer son nouveau frère de manière authentique. Ce sont des jeunes bons et talentueux, ils m'ont toujours regardé avec des yeux fraternels, comme je l'ai fait avec eux. J'ai beaucoup appris d'eux, j'ai découvert la portée que l'amour familial pouvait avoir au-delà des océans.

Il y a tellement de souvenirs ! J'ai de belles images en mémoire : celle d'être en train de skier avec toute la famille, une activité qui moi m'enchantait ; celle de voir ma famille française stupéfaite et impressionnée d'apercevoir la capitale (Santiago) juste en dessous de la station ; celle de faire des blagues avec mon frère et ma sœur sur les télésièges ; celle de se promener ensemble en fin de journée dans les rues de la station ; celle de cette première conversation seul à seul avec Jean-Renaud ; mais aussi celle de la joie sur le visage de ma mère. Cela se passait de manière très naturelle. Je sentais que c'était effectivement des bonnes personnes et créer une véritable affinité avec elles m'intéressait et me motivait. Cela a été une grande expérience, en y repensant, c'était très spécial de rencontrer cette famille venue d'une autre partie du monde, d'une autre culture et d'une autre réalité. On dit que la famille permet de se sentir comme à la maison et cela, je ne peux pas le nier.

Ce même processus, je l'ai vécu de manière encore plus forte lorsque je suis allé en France peu de temps après. Ma curiosité me poussa à aller plus loin : je voulais comprendre d'où je venais, comprendre mes racines. J'ai été un peu inquiet avant

mon arrivée en France : est-ce que j'allais leur plaire ? Est-ce qu'on allait se ressembler dans nos modes de vies, dans notre manière d'être ? À mon grand étonnement, tout s'est passé de manière fantastique.

Dès le début, je suis tombé amoureux de Paris, de la culture, de chaque boulangerie à chaque coin de rue, de chaque café, du métro et des gens que je croisais. Je me souviens de ces premières balades à Paris avec Antton et Daria qui m'apprenaient des mots de français ; je me souviens de leur rire d'enfant à cause de mon accent en français. Je me souviens d'être allé les chercher à l'école et du fait qu'ils me présentaient sans scrupules comme leur frère chilien ; dès les premiers instants je me suis senti inclus et aimé, chéri, et ce sentiment n'a fait que se renforcer avec le temps.

La rencontre avec la famille de Lorène a été particulièrement touchante pour moi. J'ai noué des relations très étroites avec Arielle (la sœur de Lorène) et son fils Geoffroy, chez qui j'ai été parfois logé. Ils m'ont tous très bien traité et se sont bien occupés de moi. Plus tard viendra le voyage inoubliable à Bayonne pour connaître les sœurs de mon père ; j'ai pu voir comment ils s'entendaient en famille ; j'ai pu sentir combien ils s'aimaient et combien ils m'aimaient, moi. Grâce à leur intérêt manifesté pour me connaître, pour me montrer ce qu'il y a de mieux dans leur ville, je me sentais comme un garçon perdu du Pays basque en train de retrouver ses racines.

Comment parler aussi de la relation avec mes cousins, en particulier cette immense amitié avec Lucas, qui a été vraie et profonde dès le début, et avec tous les cousins qui m'ont soutenu comme ils l'ont fait ? Parmi les souvenirs les plus spéciaux que j'ai, il y avait l'attente de connaître ma grand-mère, la grande matriarche de la famille, une femme noble avec beaucoup de centres d'intérêts dont certains semblables aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Grâce à toi

Grâce à toi, Lorène... merci pour ta présence fidèle à mes côtés.

Grâce à toi, Lourdès... merci pour ta sagesse, ta patience et ta persévérance.

Grâce à toi, Jean-Renaud... merci pour ton audace et ta foi en la vie.

Grâce à vous, Antton, Daria et Vicente... merci chers enfants pour votre soutien, votre intelligence de cœur et votre joie de vivre.

Grâce à toi, Faustine Fayette... merci d'avoir été notre coach, notre soutien, notre tête chercheuse. Merci d'être notre amie. Sans toi, ce livre n'aurait pas vu le jour.

Grâce à vous qui avez pour votre part façonné l'histoire de ce livre : Isabelle, Dimitri, Marie-Hélène et Laurent, Nathalie et Thibaut, Jean-François, Géraldine, Charles, Hubert, Michel, Yves, Sophie, Marie, Virginie, Arnaud, Frédéric, Patrick, Marie-Paule, Marie-Carmen, Damien, Jérémy.

Grâce à vous qui avez été déterminants à travers toutes les aventures décrites dans ce livre : Christine, Maxime, Diane, Amaya, Marion, Michèle, Guilhem et Corinne, Dominique et Gérard, Sylvie, Christiane et Rémy, Catherine et Renaud, Marie-Élisabeth et Vincent, Juan.

Grâce à toi, cher père Dominique... merci pour tes bénédictions et de rester fidèlement ce berger qui nous guide de manière assurée.

Grâce à vous, tous les amis présents le 20 octobre 1994, qui m'avez remis en selle.

Retrouvez-nous sur : www.graceatoi.fr.

Partagez vos questions, vos réactions, nous serons heureux de prendre une part active aux échanges. Vous y retrouverez également l'actualité du livre, les conférences ou signatures possibles.

À bientôt,

Jean-Renaud et Lorène

Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)